

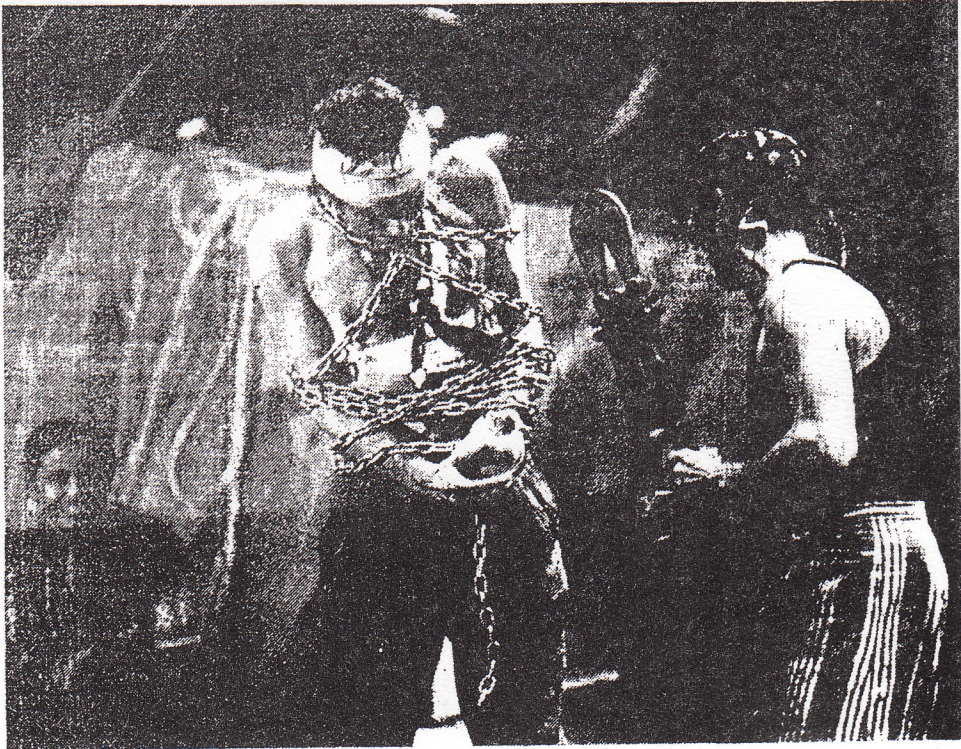
“L'opéra des Rats”

“Pour tout bagage on a l'imaginaire et de furieuses idées de révolte”

TOUT d'abord une précision d'importance, le 23 octobre dernier Yves Gerbal, écrivait ici même, une critique sur “L'opéra des Rats”, il y faisait part des restrictions que cette pièce avait suscité chez lui. Au cours d'une rencontre, je lui donnai mon opinion qui différait sensiblement de la sienne. Gentiment, il m'a alors proposé de faire connaître à nos lecteurs ma vision personnelle de la pièce. Il ne faut donc voir aucun esprit polémique dans mes propos, mais simplement l'expression d'une sensibilité autre.

“L'opéra des Rats” s'inscrit dans la mouvance de plusieurs créateurs qui chacun à leur manière se sont efforcés à la fin des années 60 de repenser le théâtre. Pour sa part, Richard Martin a travaillé sur un projet de “Théâtre Total” où le texte, la danse, le chant et le symbole doivent être en parfaite symbiose. Léo Ferré est entré en complicité avec cette redéfinition scénique et lui a écrit, il y a une quinzaine d'années, “L'opéra des Rats”, cette pièce qui donne toute sa place à la poésie, parce que pour Léo Ferré : “l'acte poétique au-delà de sa beauté est une véritable bombe qu'on foutra à la gueule des puissants”. Et le poète se plaisait à ajouter : “que tout lyrisme est le développement d'une protestation”. C'est dans cet esprit qu'il faut aborder ce spectacle, tout en se laissant emporter par sa profusion d'images. Aucune d'elles n'est gratuite, aucune d'elles n'a qu'une fonction esthétique. Ce champs de coquelicots qui pousse sur l'ordure, jette un éclat avec l'ir-

réductible puissance d'une prise de conscience révolutionnaire. On aurait tort de penser que la communauté qui a trouvé une place dans cette décharge géante est résignée à son destin. On devine qu'elle voit dans ces fleurs rouges, un bref espace centrifuge, une image solaire prometteuse de jours meilleurs. Les dialogues de Léo Ferré nous disent que “l'âge d'or” s'efforce de se faire une place dans ce quotidien sordide. Dans cette attente, différents personnages nous font complices de leur imaginaire : l'amiral s'invente des voyages, le Fakir s'exerce sans succès à son art, le cordonnier se voit entraîner Lénine à travers la Russie, Fifi apporte à Rénata des “oraisons et des sentiments avec la moutarde pour faire passer le reste”, Le Toscan veut foutre en l'air ce monde qui se décompose, la Mama tente de transformer des patates en bouillabaisse, le travesti, le vieux, tout ce monde de paumés, qui partagent misère et joie avec des arabes, des noirs et des gens venus de nulle part. Des gens qui tentent dans cet univers de misère d'établir une relation entre leur imaginaire et le sordide réel. Chacun vit dans son trou comme un rat. De temps à autre, arrive dans un bruit infernal, au-dessus de leur tête une immense benne à ordures, qui entrouvre ses mâchoires d'acier et laisse tomber les détritiques des bourgeois du dessus, de ceux qui vivent dans une quiétude tranquille. Ces poubelles permettent à ces miséreux de vivre. Un œil attentif remarque qu'à chacun de ses voyages le contenu de la pelle s'amenuise. Bientôt, elle n'apportera plus rien. Déjà des dératiseurs survolent le misérable bidonville, et l'arrosent de gaz mortels. Ils symbolisent ces forces fascistes, qui dans notre



pays parlent de la différence des races, et rêvent d'une pureté qui passe par les chambres à gaz.

Cette accumulation de symboles, cette mise en scène inhabituelle, peuvent surprendre. Elles s'inscrivent dans l'urgence de faire un théâtre différent, une dramaturgie précise, qui a pour but de nous confronter aux choses essentielles de notre vécu, aux dangers qui menacent notre quotidien. Telle cette énorme boule noire striée de rouges que poussent les humiliés. Il se pourrait bien qu'elle soit une bombe destinée à “foutre en l'air” notre vieux monde.

Parlant du texte, Yves Gerbal écrit : “C'est une

poésie gratuite, incroyablement emphatique, systématiquement solennelle, et pour tout dire très pesante”. Je suis en complet désaccord avec ces affirmations. Tout au contraire ce texte est l'image d'une poésie légère, où chaque mot à son poids, où loin de l'emphase la poésie est d'une étonnante simplicité dans son apparence et réussit le tour de force de nous éblouir par sa richesse avec des mots de tous les jours, ces mots des pauvres gens qui n'ont rien à voir pour reprendre une expression du poète avec “De Gaulle ou Saint-John Perse”. Dans je ne sais plus qu'elle œuvre, Léo Ferré gueule : “Le destin est une

force calculée par le pouvoir occulte, et moi, le pouvoir occulte je l'emmerde”. Par ce type de cri, Léo Ferré poursuit son ajustement à lui-même et aux autres. Ses textes se partagent entre l'amour et la révolte mais jamais au grand jamais, ils ne sont creux simplement, parce qu'ils viennent de l'intime, du plus profond de son être pour effectuer une montée lyrique irradiante de lumière. “L'opéra des rats” en témoigne. D'autre part, il est d'évidence qu'il ne s'agit pas de sacrifier le poète. Personnellement, j'ai été plusieurs fois en complet désaccord sur le contenu, ou la forme de ses textes. Faut-il citer la déguellaserie qu'il avait écrite sur Fidel

Castro, tout comme que Aragon avait écrit “Moscou la gâteuse”... précisé, “L'opéra des est à mon avis une majeure, tant par la ri du texte que par l'éblouissement d'une mise en qui fourmille d'invent Elle parvient à nous d l'impression d'être imisée, alors que chaque bleu est le fruit d'un t millemètre. C'est du art. Nous partageons heures durant, la vie de vres bougres, que la s rejetée aux “poubelles faim”. Une société o gens misérables se contentent grâce à leur image un monde “où on peut cher sans bouger”.

Pierre PA